

Sur Deux Lettres Inédites De Bernard De Jussieu

M. Auguste Gras

To cite this article: M. Auguste Gras (1861) Sur Deux Lettres Inédites De Bernard De Jussieu, Bulletin de la Société Botanique de France, 8:10, 670-675, DOI: [10.1080/00378941.1861.10829638](https://doi.org/10.1080/00378941.1861.10829638)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1861.10829638>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 6



View related articles [↗](#)

pourrait être conduite à choisir la ville d'Angers pour le siège de l'une de ses prochaines sessions ;

La Société académique, dans cette espérance, déclare charger spécialement M. Boreau, son délégué, ainsi qu'il vient d'être dit, d'y convier la Société botanique, et, le cas échéant, de mettre à sa disposition pour ses réunions les locaux et le matériel appartenant à notre Société.

Le Secrétaire général,

É. BÉRAUD.

M. le Président prie M. Boreau de transmettre au Bureau de la Société académique de Maine-et-Loire les vifs remerciements de la Société botanique de France. Il exprime le regret que le temps qui doit être consacré à l'exploration des environs de Nantes ne permette pas à la Société de se rendre dès cette année à Angers pour y terminer sa session. Il ajoute que d'ailleurs la ville d'Angers, par l'importance de ses établissements scientifiques, mérite plus qu'une simple visite de la Société botanique de France, et qu'elle sera certainement, dans peu d'années, choisie comme siège d'une session spéciale, conformément au vœu exprimé avec tant de bienveillance par le Bureau de la Société académique de Maine-et-Loire.

Lecture est donnée de lettres de S. Gr. Mgr l'évêque de Nantes, de M. Schmit, inspecteur de l'Académie, et de M. Le Sant, président honoraire de la Société nantaise d'horticulture, qui expriment le regret qu'ils éprouvent de ne pouvoir assister à la séance de ce jour.

M. Éd. Dufour, secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

SUR DEUX LETTRES INÉDITES DE BERNARD DE JUSSIEU, par M. Auguste CÉRAS.

(Turin, 1^{er} août 1864.)

Messieurs,

Dans un remarquable article publié en 1854 (1), M. Flourens s'empres-
sait de signaler à l'attention des botanistes la correspondance réciproque de
Bernard de Jussieu et de Linné, qu'on venait de publier dans le recueil des
mémoires d'une académie d'Amérique. Dans ce charmant compte rendu,
reproduit plus tard avec d'intéressantes additions (2), l'illustre secrétaire

(1) *Journal des Savants*, numéro de décembre.

(2) *De la méthode naturelle et des Jussieu.*

perpétuel de l'Académie des sciences, en parlant de la rareté des écrits de Bernard, disait : « On a recueilli plusieurs volumes de lettres de Linné ; avec Bernard on ne compte plus par volumes, on compte par lettres. » En vue de cette rareté, j'ai pensé, Messieurs, que vous n'accueillerez pas sans plaisir la communication de deux lettres inédites que l'immortel auteur du *Catalogue de Trianon* écrivit au docteur Allioni. Il est vrai qu'elles ne contiennent pour la science aucun fait bien saillant ; mais Bernard de Jussieu fut un de ces personnages à l'égard desquels tout excite l'intérêt, et il fut si réservé avec le public, il nous livra si peu de lui-même, que c'est toujours avec la plus vive satisfaction qu'on arrive à saisir les moindres traces de sa pensée.

La première lettre fut écrite trois ans après la mort d'Antoine de Jussieu, dans le temps même où la plus sombre rêverie s'était emparée de l'âme du savant isolé et comme perdu dans le foyer désert. Depuis dix ans Bernard ne répondait plus aux lettres de Linné, et Allioni ne pouvait se flatter de trouver en lui un bien actif correspondant.

Bernard répond à une lettre datée de l'année précédente :

« Monsieur,

» J'ay reçu les semences que vous avez eu la bonté de m'envoyer ensemble les catalogues du Jardin royal de Turin et les emendations et supplémenta de M. de Haller. Je vous remercie de toutes ces choses et vous prie d'estre persuadé de ma reconnaissance. Vous recevrez avec cette lettre un paquet de graines américaines que j'ay mis à part pour vous, un petit paquet d'autres semences recueillies par M. Gerard et un petit herbier qu'il m'a remis pour vous faire parvenir (1). Je seray toujours charmé d'avoir des occasions de vous obliger et je les saisiray avec empressement. J'ay reçu la graine du Tozzia, mais cette plante ne peut pas estre élevée dans nos jardins, ainsi il est inutile que vous vous donniez le moindre soin pour me la procurer. Je sens qu'il sera difficile d'avoir le papyrus de Sicile, et le Drypis, quoy que ces deux plantes soient communes dans des cantons de l'Italie. Si M. Needham est encor à Turin, je vous seray tres obligé si vous vouldes bien luy donner des marques de mon souvenir. Il doit avoir reçu les fruits de l'épine blanche qu'il m'avoit chargé de luy procurer, le chevalier Turgot a du il y a longtemps la luy faire remettre. Je pense que M. Giraldi m'a entièrement oublié ainsi que la botanique, pour la quelle il me parut avoir icy beaucoup d'amour et de gout. Je suis bien aise que vous soyes si bien prevenu en ma faveur, je tacheray de vous convaincre des sentiments d'estime et de consideration avec lesquels j'ay toujours été et suis,

» Monsieur,

» Votre tres humble serviteur,

» A Paris, ce 4^e mars 1761.

» B. DE JUSSIEU. »

(Adresse) :

A Monsieur

Monsieur ALLION le fils, docteur en medecine.
professeur de botanique tres celebre.

A Turin.

Les personnes nommées dans cette lettre, Gérard, Needham et Turgot, appartiennent à l'histoire, et portent des noms illustres dont les titres de

(1) Ces détails sont confirmés dans une lettre inédite de Gérard à Allioni (15 mai 1761).

gloire vous sont familiers. Quant au Giral di, rappelé dans les dernières lignes, je fais l'humble aveu de n'avoir aucun éclaircissement à livrer sur son compte. Nulle mention n'existe dans nos biographies d'un naturaliste de ce nom : nous comptons, il est vrai, un Michel *Girardi*, qui fut l'un des quarante de la Société italienne des sciences, et mourut en 1797 professeur d'anatomie et d'histoire naturelle à Parme; mais j'hésite à reconnaître en lui la personne qui mérita un si touchant souvenir de la part du grand homme, car les biographies de ce savant ne font aucune mention de ses voyages.

A l'égard des plantes d'Italie citées dans la lettre, je m'empresse de rappeler que le *Cyperus Papyrus* L. (*C. syriacus* Parlat.) croît uniquement, d'après les indications de l'illustre botaniste de Florence, dans les parties orientales et méridionales de la Sicile, et que le *Drypis spinosa* L., qui manque à la flore de l'Italie occidentale, végète assez abondamment dans les régions du nord, du centre et du sud de notre péninsule.

La seconde missive de Bernard mérite à peine le titre de *lettre* :

« Monsieur,

» Je vous prie d'agréer mes remerciements pour les graines que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je souhaite que celles que vous recevrez de ma part vous soient agréables; je pourrai dans la suite en tirer plus facilement d'Amerique et de nos autres colonies que je me feray un plaisir de vous communiquer; j'auray aussi l'attention d'y joindre les plus rares qui sont cultivées au jardin du Roy. Soyés persuadé que je ne négligeray rien pour entretenir une bonne correspondance avec vous, et pour vous prouver en mesme tems les sentiments avec les quels j'ay l'honneur d'estre,

» Monsieur,

» Votre tres humble et tres obéissant serviteur,

» Paris, ce 9^e avril 1703.

» B. DE JUSSIEU. »

Malgré la phrase si flatteuse et si zélée de Bernard, sa correspondance avec Allioni s'arrêta brusquement aux débuts. Quelques années plus tard, quand le jeune Antoine-Laurent fut allé ranimer par sa présence et par son entreprenante activité la silencieuse maison du vieil oncle, et qu'il se lia lui-même avec Allioni, ce ne fut point par l'intermédiaire de Bernard que leurs rapports vinrent à s'établir. « M. Murray mérite toute ma reconnaissance, dit Antoine-Laurent dans sa seconde lettre à Allioni (20 mars 1775), pour m'avoir procuré l'avantage de vous connaître et de lier correspondance avec vous... (1). » Et de Bernard à Allioni on ne rencontre plus dans les lettres du neveu que des envois cérémonieux de « compliments ».

Après avoir rempli ma tâche, je vous demanderai, Messieurs, la permission d'ajouter une courte remarque sur la nature de quelques rapports qui existèrent entre Linné et Bernard de Jussieu.

M. Flourens se plaît à rappeler que *Bernard est le seul botaniste contre*

(1) Correspondance inédite d'Allioni.

lequel Linné n'ait pas lancé quelque trait de son impatience dominatrice.

J'aurais deux petites exceptions à formuler contre ce verdict si bienveillant, lesquelles, sans être, bien certainement, des preuves sérieuses du contraire, vont mettre au jour mainte velléité d'indépendance que l'excellent caractère de Linné, si patient qu'on veuille le concevoir, ne pouvait parfois étouffer devant la sereine longanimité de Bernard. Il est prouvé que Linné reconnaissait en lui l'unique rival qu'il eût à redouter, et l'on comprend aisément que la réserve et le silence du simple et froid botaniste de Paris devaient fournir à l'âme passionnée du savant suédois d'irritants sujets d'embarras, je dirais presque d'humiliation, et partant de colère et de rancune.

La première preuve nous est fournie par la correspondance même de Linné. Il avait demandé à Bernard le *Prodromus floræ parisiensis* publié par Dalibard. Bernard s'empresse de le lui transmettre, et Linné l'en remercie par de singulières paroles : « J'ai reçu, dit-il (10 août 1750), la Flore parisienne de Dalibard comme un touchant témoignage de votre amitié; vous y avez manifesté à mon égard des sentiments tels qu'un père seul pourrait en nourrir envers son unique enfant. » Cette pathétique sortie, comme Adrien de Jussieu le fait fort justement remarquer, est d'abord tout à fait énigmatique. Linné croyait-il, de bonne foi, que Bernard eût aidé le floriste parisien dans la rédaction de son ouvrage? Vraiment, Messieurs, il le croyait tellement qu'il en avait parlé à l'ami Bæck d'une étrange façon. *M. Linnæus m'écrit*, dit Bæck (mai 1750), *que M. de Jussieu a publié une Flora parisiensis sous le nom d'un autre*. C'est là, j'en conviens, le cri naïf d'un triomphe imaginaire, mais en même temps n'y a-t-il pas, en vérité, dans cette insinuation aventurée de Linné, la nuance d'une intention malveillante à l'adresse de Bernard? Celui-ci, dans sa réponse (19 février 1751), ne relève nullement les chaleureuses expressions de Linné; et en parlant de la Flore de Dalibard : « Cet ouvrage, dit-il, montre l'insouciance de son auteur; il s'est trompé sur plusieurs choses qu'il vous a empruntées; toutefois ou ne saurait s'en étonner, vu qu'il n'est pas très versé dans la botanique. Il n'a voulu accepter aucun conseil, crainte d'y perdre un fragment de la gloire qu'il eut l'espoir de gagner en s'habillant des dépouilles d'autrui et surtout des vôtres. » Comme on vient de le voir, les phrases de Bernard sont précises et sans pitié; et, en attribuant à Dalibard la sotte ambition du geai de la fable, Jussieu ne fit que confirmer la singulière opinion que Linné lui-même, sans trop s'en douter, avait fait concevoir sur le compte du pauvre botaniste. Peut-être Linné se flatta-t-il un instant de faire remonter aussi haut que possible la responsabilité du premier ouvrage français écrit d'après son système et ses principes; mais il perdit bientôt toutes ses illusions, et, malgré l'indulgence qu'il retrouvait naturellement au fond de son cœur pour l'œuvre de son obséquieux disciple de Paris, il dut certainement se repentir dans la

suite d'avoir osé attribuer au génie supérieur de Bernard la malheureuse compilation que celui-ci venait de flétrir d'une si vigoureuse réprobation. Si donc il eût été question de venger d'un soupçon aussi injurieux qu'absurde la vertueuse mémoire de Bernard de Jussieu, nous nous serions tous souvenus, Messieurs, que cet illustre novateur sut avoir plus que personne le courage de ses opinions, et que s'il n'excita aucun bruit autour de son titre le plus précieux à l'immortalité, ce ne fut que par un excès de modestie, et par cette rare insouciance, par cet héroïque oubli de lui-même, qui formaient le fond de son naturel. Or, supposer dans cet esprit si droit et si désintéressé le projet de tromper le public ou la faiblesse de le craindre, n'était-ce pas commettre envers une personnalité si pure et un si noble caractère un grave délit de lèse-dignité ?

Le second des arguments sur lesquels j'ai tâché d'étayer ma petite thèse résulte du passage d'une lettre inédite de Linné à Allioni portant la date du 2 mars 1761, deux jours avant la première lettre qu'Allioni reçut de Bernard. Voici les paroles de Linné : « J'ai regretté d'être si longtemps sans lettres de vous, et j'ignorais où j'aurais pu vous rechercher. Je n'ai point reçu ce que vous m'aviez envoyé par M. de Jussieu, et je ne pus l'obtenir de mon très grand adversaire : j'ignore absolument de quel droit il en agit ainsi (1). » — Que devait-il donc parvenir à Linné, par le moyen de Jussieu, de la part d'Allioni ? des lettres ? des graines ? des plantes ? Le relatif *quæ* nous laisse dans un embarras d'autant plus grand que dans les différentes correspondances que j'ai soigneusement examinées, on ne retrouve aucune trace ni des envois d'Allioni, ni des réceptions de Bernard, ni des réclamations de Linné. Il ne reste donc que l'hypothèse d'un malentendu ; hors de là cette accusation serait, elle aussi, des plus graves, car ce n'est point le savoir, mais la délicatesse de Bernard que Linné aurait malheureusement cherché à mettre en cause.

Maintenant, Messieurs, ce qu'il nous faudra conclure des petits incidents que j'ai eu l'honneur de rappeler devant vous, c'est que nos appréciations doivent en être très indulgentes à l'égard de Linné, à cause de cette sorte de fausse position qu'il occupait dans la science vis-à-vis de Bernard ; car, nous l'avons dit, Linné sentait fort bien, et il l'avouait même, et son naïf orgueil s'en désolait malgré son cœur, que nulle autre personne n'eût pu lui disputer une suprématie dont il aurait été si joyeux et si fier de se voir, dans le petit monde des botanistes, le possesseur assuré.

Je ne puis, Messieurs, en achevant ma communication, vous cacher le bonheur que je viens d'éprouver en profitant pour la seconde fois d'un précieux tour de faveur dans une circonstance aussi solennelle. Les sessions

(1) *Dolui diutissime me tuis destitutum literis, nescius ubi te quaererem. Quæ misisti per D. Jussieum non accepi, nec potui obtinere a mihi maximo adversario, nescio certe quo ejus jure.* (Correspondance d'Allioni.)

extraordinaires de la Société sont, pour ainsi dire, les fleurs de notre institution, dans le sens poétique et charmant que Pline employait en nous disant des fleurs qu'elles sont la réjouissance des plantes, *flos plantarum gaudium*. C'est dans ces jours heureux que la science, se rapprochant ouvertement du public, doit s'habiller de ses robes de fête et ne montrer dans ses domaines que les sentiers les plus riants. Les sujets les moins spéciaux, se rattachant à la doctrine par les ressources ingénieuses de la littérature, doivent donc être surtout les bienvenus dans ces cordiales réunions de la grande famille des botanistes. En effet, l'agréable science à laquelle nous nous sommes voués n'est pas moins attrayante par ses théories scientifiques que par ses fastes et ses éléments littéraires; quant à Bernard de Jussieu et Linné, ils ont gravé une si profonde empreinte dans nos annales, et se sont si bien personnifiés avec la science elle-même, qu'un article biographique sur ces deux grandes renommées peut passer à la rigueur pour un chapitre détaché de l'histoire de la botanique.

M. le Président fait à la Société la communication suivante :

SUR LE *VERBASCUM THAPSIFORMI-FLOCCOSUM* Koch, par M. l'abbé de LACROIX.

J'ai cru qu'il pourrait être agréable à nos confrères de la Société botanique de France de connaître le *Verbascum nothum* Koch, *Syn. ed. 1*, p. 512 (*V. thapsiformi-floccosum* Koch, *Syn. ed. 2*, p. 590), dont les auteurs de la nouvelle *Flore de France* paraissent ignorer la présence dans nos contrées, bien qu'elle y ait été signalée depuis longtemps par M. Boreau et par le regrettable M. Delastre.

Ayant cette curieuse plante sous la main, sur les bords de la Vienne (où elle acquiert un développement qui a une signification), il m'a semblé que vous me sauriez gré, Messieurs, de l'avoir apportée pour la mettre encore fraîche sous vos yeux. Je l'ai transportée avec précaution, afin de lui conserver sa physiologie naturelle. Chacun de vous pourra participer à sa récolte, en en mettant un fragment, suffisant pour la représenter, dans le carton destiné à préparer et conserver les plantes que nous espérons tous recueillir durant cette session, en parcourant, sous la conduite des guides expérimentés qui sont à notre tête, les riches localités de la basse Loire.

C'est avec intention que j'ai dit que cette plante prenait chez nous des proportions qui ont une signification. En effet, elle y atteint jusqu'à 2 mètres 33 centimètres de hauteur, ce qui prouve que l'avortement des graines et des capsules donne lieu à un développement anormal des organes de végétation de cette plante que j'ai déjà mentionnée à la session de Bordeaux en 1859 (1).

(1) Voyez le Bulletin, t. VI, p. 562.